

Trois versions arabes du Livre des Juges

Réflexions critiques sur un livre récent

par

SAMIR KHALIL, S.J.

En 1974, M. Bengt Knutsson publiait un ouvrage sur quelques versions arabes du livre des Juges¹. A notre connaissance, ce livre n'a pas suscité l'intérêt qu'il mérite, probablement parce qu'il traite d'un sujet où les spécialistes sont vite énumérés. Pour ce motif, nous pensons utile de présenter l'ouvrage de B.K. et d'y porter un regard critique. Cette note comprendra quatre sections, une conclusion et un appendice.

- A. Présentation de l'ouvrage
- B. Critique du chapitre sur les manuscrits
- C. Critique de l'édition du texte arabe
- D. L'apport de Knutsson
- E. Conclusion

Appendice : Relation entre les manuscrits de Paris et du Patriarcat Copte.

A. PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

L'ouvrage est divisé par l'Auteur en 4 parties, auxquelles s'ajoutent des compléments. Il se présente ainsi :

- *) Préface (p. XI-XVI), Bibliographie (XVII-XXVI), Abréviations (XXVII-XXVIII) et Planches (XXXI-LVI)
- 1) Introduction (p. 1-11)
- 2) Manuscrits (p. 12-38)
- 3) Langue des manuscrits (p. 39-213)
- 4) Textes arabes (p. 214-313)
- *) Index (p. 315-332).

Comme on le voit, ces quatre parties sont loin d'être équilibrées : la part du lion (plus de la moitié de l'ouvrage) revient à la troisième qui traite de

¹ Bengt Knutsson, *Studies in the Text and Language of three Syriac-Arabic Versions of the Book of Judicum with special reference to the Middle Arabic Elements*. Introduction, Linguistic Notes, Texts (Leiden, Brill, 1974), LVI + 332 pages, 80 Florins.

la langue de nos manuscrits. D'où la précision indiquée dans le titre. Nous présenterons rapidement chacune des parties, ainsi que les compléments.

1. *Les compléments*

La *Préface* traite surtout du moyen arabe des Coptes.

La *Bibliographie* est bonne, mais malheureusement incomplète : soit parce que certains titres ont été omis; soit parce que certains titres ont été mentionnés dans le corps de l'ouvrage (d'une manière d'ailleurs incomplète), sans être signalés au début dans la bibliographie.

Les 26 *Planches* sont un excellent instrument de travail. Elles reproduisent la première page du livre des Juges, d'après 21 manuscrits (pl. 1-22) et quatre éditions (pl. 23-26). Il serait souhaitable que tout ouvrage traitant de manuscrits fournisse aussi une documentation photographique semblable. Dans l'état actuel des recherches, ces planches apportent une contribution valable à la paléographie arabe chrétienne.

Quelques défauts sont cependant à signaler. Ainsi, trois des planches (N° 12, 15 et 18) sont en négatif, sur fond noir; cela aurait pu être évité. D'autres planches (N° 12, 14 et 16) sont mauvaises, ou trop petites (avec de l'espace inutile autour). Enfin, il aurait été souhaitable que chaque planche portât l'indication du lieu et de la date de transcription.

Le volume s'achève par quatre *Index* (p. 315-332) : auteurs cités, passages bibliques étudiés, termes arabes étudiés, et noms propres bibliques.

2. *L'Introduction* (p. 1-11)

L'introduction est claire et dense.

La première section (A) est particulièrement bonne. Elle pose le problème des versions arabes de l'Ancien Testament, soulignant le peu d'intérêt des exégètes pour ces versions. Ce manque d'intérêt est dû tant à des a-priori exégétiques, qu'à la difficulté d'avoir accès à ces versions.

La seconde section (B = p. 5-7) expose le problème des versions arabes du livre des Juges.

La section C (p. 7-10) indique la genèse de ce travail, ainsi que la méthode à laquelle l'auteur a abouti. Enfin, la section D (p. 10-11) en indique le but. Dans une longue note (p. 10-11), l'Auteur donne le plan d'un second volume qu'il espère rédiger sur ces mêmes versions arabes du livre des Juges.

3. *Les manuscrits* (p. 12-38)

Le chapitre second, qui traite des manuscrits, est divisé en trois sections. Dans la section A, on trouve une liste des 22 manuscrits (p. 12-18)

contenant les versions arabes *anciennes* du livre des Juges, avec les indications paléographiques et bibliographiques nécessaires. Cela est suivi d'une liste de onze manuscrits (p. 19-20) ayant été copiés sur l'édition de la Propagande (Rome) de 1671.

La section B (p. 20-33) décrit plus en détails 18 des 22 manuscrits. Ce sont les manuscrits examinés personnellement par l'Auteur et retenus pour l'édition des textes. Quelques colophons sont ici reproduits.

La section C (p. 33-38) donne le classement des manuscrits examinés, d'après les quatre versions : trois proviennent du syriaque et sont étudiées dans notre ouvrage, tandis que la quatrième est basée sur la Septante (et n'entre donc pas dans le cadre de cette étude). De plus, les 15 manuscrits de la première version (*Ar. I*) sont classés en trois sous-groupes. Signalons qu'un tableau récapitulatif fort commode se trouve à la page 232, qu'on aurait aimé trouver ici.

4. *L'étude linguistique* (p. 39-213)

Le chapitre troisième traite de la langue des manuscrits étudiés ici. Comme nous l'avons dit, cet aspect occupe la première place dans notre ouvrage.

Après l'introduction (p. 39-51), l'Auteur étudie systématiquement chaque détail : l'orthographe et la phonétique de ces manuscrits (p. 52-116), la morphologie (p. 116-145), la syntaxe (p. 145-184) et le vocabulaire (p. 184-197). Le tout est suivi de 17 tableaux concernant l'orthographe-phonétique (p. 198-213), avec mention de l'indice de fréquence de chaque forme, dans chaque manuscrit.

Le point de référence de cette étude est l'ouvrage classique de Joshua Blau, *A Grammar of Christian Arabic, based mainly on South-Palestinian Texts from the first Millenium* (CSCO 267, 276, 279 = Subsidia 27 à 29, Louvain 1966-67). Nous signalons au passage que, s'agissant de manuscrits presque exclusivement coptes, allant du 14^e au 18^e siècle, l'Auteur aurait eu intérêt à consulter notre étude, intitulée *Contribution à l'étude du moyen arabe des Coptes*, parue dans *Le Muséon* en 1967-68².

Malgré l'intérêt de cette étude linguistique, nous ne nous arrêterons pas ici à cet aspect de l'ouvrage, nous contentant de signaler le compte rendu (en hébreu) de Joshua Blau précisément, paru dans *Kiryat Sefer*³.

Nous croyons cependant utile de préciser qu'il *ne s'agit pas* ici (pas plus que dans l'ouvrage de Blau, ou dans notre étude du *Muséon*) de l'*arabe des Chrétiens*; car il n'en existe pas ! Il s'agit plus exactement des particularités

² Cf Samir Kussaim, *Contribution à l'étude du moyen arabe des Coptes*, dans *Le Muséon* 80 (1967), p. 153-209; 81 (1968), p. 5-77.

³ Cf. Joshua' Blau, dans *Kiryat Sefer* 51 (Jérusalem, 1976), p. 241-242.

du moyen arabe, que l'on peut observer chez des *copistes chrétiens*, et que l'on pourrait noter pareillement chez des copistes musulmans. D'ailleurs, ces mêmes particularités se trouvent aussi abondamment dans le manuscrit K, copié en 1584-1585 par un scribe musulman d'Égypte, que dans les autres manuscrits examinés.

Si quelqu'un avait encore quelque doute sur la question, l'ouvrage de Bengt Knutsson les lui enlèverait. En effet, la variété même de traitement de chacun des phénomènes linguistiques, variété amplement attestée dans cet ouvrage, démontre à l'évidence qu'il n'y a pas un «arabe chrétien». A la différence du judéo-arabe, il n'existe pas de «christiano-arabe». Il y a plutôt des copistes, chrétiens ou musulmans, dont la langue et l'orthographe se rapprochent plus ou moins de l'arabe considéré comme classique. C'est, à notre avis, une des conclusions les plus intéressantes qui se dégage de cette minutieuse étude linguistique, mais que l'Auteur ne dégage pas.

5. *L'édition critique du texte arabe* (p. 214-313).

Le chapitre quatrième fournit le texte arabe de quatre chapitres (1, 6, 11 et 21) du livre des Juges, d'après quatre versions différentes : *Ar. I*, *Ar. II*, *Ar. III* et l'édition de la Propagande de 1671. Ces quatre versions dérivent toutes essentiellement de la *Pešittā* (la vulgate syriaque). Une introduction (p. 214-235) explique les problèmes de chaque version, ainsi que la méthode suivie. Suivent les textes arabes des quatre versions.

Ar. I (p. 237-268) correspond en gros à l'*editio princeps* de la Polyglotte de Paris (de 1645). C'est la version la plus répandue, étant attestée par quinze manuscrits. *Ar. II* est attesté par deux manuscrits de copistes coptes. *Ar. III* est attesté par l'unique manuscrit (d'origine melkite) de Leningrad. A la page 232 se trouve le tableau des manuscrits utilisés, avec indication des sigles, cotes et dates.

La méthode suivie par l'Auteur consiste à adopter un manuscrit de base, et à le suivre autant que possible. Les variantes des autres manuscrits sont signalées dans l'apparat critique. Cependant, s'étant trouvé obligé de corriger souvent le manuscrit de base, l'éditeur a finalement décidé de fournir deux apparats critiques : le premier exclusivement réservé au manuscrit de base, le second enregistrant les variantes des autres manuscrits.

Pour *Ar. I*, le manuscrit de base est le *Paris arabe 23* (Égypte, 14^e siècle). Pour *Ar. II*, c'est le manuscrit du Caire, *Patriarcat Copte, Bible 37* (Égypte 1760); comme l'avoue l'éditeur (p. 225-227), le motif du choix est plutôt accidentel, étant donné que le manuscrit d'Oxford, *Bodleian Oriental 493* (Égypte 1321), lui est parvenu trop tard. Pour *Ar. III*, il n'y a qu'un manuscrit.

B. CRITIQUE DU CHAPITRE SUR LES MANUSCRITS

1. *Défaut de méthode*

Le chapitre second souffre d'un défaut de méthode. En effet, dans une première section (A), les manuscrits sont seulement *énumérés*, mais avec des notes très copieuses couvrant toute la page, en sorte que le texte se trouve dans les notes! Dans la section B, ces mêmes manuscrits sont examinés à nouveau. Ceci entraîne des renvois continuels d'une section à l'autre.

Il aurait été plus simple et plus avantageux de ne faire qu'une seule section, décrivant chaque manuscrit une fois pour toutes, et chargeant beaucoup moins les notes.

2. *Désignation des manuscrits*

L'auteur désigne le plus souvent les manuscrits, non pas par leur cote réelle, mais par le numéro d'ordre que le manuscrit a reçu dans tel ou tel catalogue.

Ce défaut est particulièrement regrettable en ce qui concerne les quinze manuscrits du Caire (du Patriarcat Copte ou du Musée Copte). Il se réfère, en effet, au catalogue de Georg Graf, peu connu (ou même inconnu) de ces deux bibliothèques, qui connaissent en revanchant les deux catalogues bilingues de Marcus Simaika Pacha (ignoré de B. Knutsson!). En conséquence, cela crée des confusions, et ne permet pas d'obtenir le manuscrit désiré.

Le procédé le plus normal consiste à indiquer la cote réelle du manuscrit, et à signaler en note toutes les références aux différents catalogues. Cette cote doit normalement indiquer : la ville (ici, Le Caire), la bibliothèque (Patriarcat ou Musée Coptes), le fonds ou la section (ici : Bible) et le numéro.

3. *Indication de l'origine des manuscrits*

L'Auteur n'a pas pensé à indiquer le lieu de transcription des manuscrits, ou leur communauté d'origine. Ceci est un point de soi important, mais qui l'est tout particulièrement quand il s'agit de textes bibliques : cela permettrait de savoir quelle version arabe a été utilisée dans tel pays, ou dans telle communauté chrétienne (et à quelle époque). Nous suppléons ici, pour autant que cela nous est possible, à cette déficience.

En ce qui concerne les quinze manuscrits de la première version (*Ar. D*), ils proviennent en grande partie de l'Égypte. Plus précisément, *treize* proviennent certainement d'Égypte; ce sont les manuscrits qui portent les sigles A, B, D, 399, E, F, G, H, J, K, L, M et N. Le manuscrit O est originaire

de Syrie. Pour C, nous hésitions à en déterminer le lieu d'origine; peut-être est-ce l'Irak (voir la planche 5).

En ce qui concerne les deux manuscrits de la deuxième version (*Ar. II*), ils proviennent tous deux d'Égypte.

Quant à l'unique manuscrit de la troisième version (*Ar. III*) qui ait été repéré, il est transcrit par deux scribes melkites de Damas.

4. *Datation des manuscrits*

Cinq des dix-huit manuscrits étudiés dans l'ouvrage ne sont pas datés. Cependant, dans trois cas (A, D et H), l'auteur du catalogue (soit de Slane, soit Graf) a proposé une datation approximative, que B. Knutsson a suivie.

Pour les deux autres cas (C et M), l'Auteur ne propose pas expressément de date. Sur la base des planches publiées, nous suggérons la fin du 13^e siècle pour le manuscrit C (voir planche 5), et la fin du 17^e siècle pour le manuscrit M (voir planche 15). Si notre estimation est correcte, le manuscrit C serait le plus ancien des 33 manuscrits énumérés par Knutsson, après celui de Leningrad.

5. *Remarques et corrections*

a) En ce qui concerne la relation entre les Manuscrits K et L, voir plus loin notre *Appendice*, où sont précisés aussi quelques détails. Pour nous, le doute nous semble exclu: les deux manuscrits sont transcrits par le même copiste, 'Abd Rabbih Ibn Muḥammad al-Anṣārī, musulman d'Égypte.

b) La souscription du *Paris arabe* 23 porte, selon B. Knutsson: *ولله الفضل والمآنه*. Ce dernier mot a embarrassé l'Auteur, qui suggère (p. 21, note 5) quatre interprétations différentes, avouant modestement ne pas les trouver convaincantes! Nous nous permettons une cinquième interprétation: *والمئة*, précisant que l'expression est assez fréquente dans les souscriptions de manuscrits chrétiens.

c) Quant à la suscription du manuscrit C (= *Cambridge, University Library 1297*), Knutsson la reproduit ainsi: ... *نبتدى بعون البارى خلة (؟) الآوة* (p. 22). Fort heureusement, cette page est donnée en photographie (planche 5, p. xxxv). Bien que ces deux lignes soient peu visibles sur la photo, du fait qu'elles sont rubriquées, nous suggérons de lire⁴: *نبتدى بعون البارى: (جلت⁵ آآوه وتقَدَّست أسماؤه) بنقل*.

⁴ Nous avons ajouté les *hamzah*, *maddah* et ponctuation, pour ôter toute ambiguïté.

⁵ La manuscrit porte peut-être *جَلَة* (avec un *tā` marbūṭah*), ce qui est une erreur fréquente de copiste.

C. CRITIQUE DE L'ÉDITION DU TEXTE ARABE

1. *L'apparat critique*

a) La présentation de l'apparat critique manque de clarté. L'auteur a adopté le principe de donner à chaque verset des appels de notes en numérotation continue; et de recommencer par la note 1 au verset suivant. Cela est acceptable. Mais la conséquence est que chaque page contient un nombre assez grand de numéros 1, 2, etc. Pour remédier à cela, il y aurait eu avantage à dresser cet appareil critique en trois colonnes par exemple, en prenant soin d'aligner les variantes. Actuellement, qui veut vraiment examiner l'apparat, s'épuise à retrouver les notes qu'il cherche.

b) Nous signalons ici un sigle qui n'est pas indiqué par l'Auteur dans les «abbreviations and other signs» utilisés dans l'apparat critique (p. 232-234) et qui m'a fait perdre bien du temps: le trait d'union.

Quand dans l'apparat on trouve par exemple J-M, cela signifie JKLM. Parfois, ce trait d'union remplace un seul manuscrit⁶, et d'autres fois il en remplace plusieurs. A notre avis, la petite économie de place ainsi réalisée n'en valait pas la peine; et l'Auteur aurait mieux fait d'éviter ce système, car il fausse l'impression visuelle.

Un exemple explicitera notre opinion. A la note 9 du premier verset des Juges, note qui se réfère à un étrange *يكن*, on trouve dans l'apparat: *يكون* CFG-O. On a donc l'impression que la majorité des manuscrits portent *يكن*, tandis que quelques-uns seulement ont la lecture correcte *يكون*. En réalité, ce sont les manuscrits CFGHJKLMNO qui portent la lecture correcte, contre ABDE qui ont *يكن*. Nous reviendrons sur cet exemple plus loin, au §C4.

2. *La ponctuation du texte édité*

Pour un motif qui nous échappe, l'auteur ne ponctue aucun des textes qu'il édite. Est-ce par fidélité aux manuscrits, ou même au manuscrit de base? Nullement.

En effet, si l'on examine les 26 planches publiées dans l'ouvrage, on s'aperçoit que *toutes* les éditions et *tous* les manuscrits sont largement ponctués, à l'exception de C et de K (ce dernier laisse cependant des espaces blancs, en guise de ponctuation).

Bien plus, si l'on compare entre eux les deux témoins de la deuxième version (*Ar II*), on est frappé de constater que la ponctuation est presque toujours concordante, malgré la distance de plus de quatre siècles qui les

⁶ Ainsi, dans Juges 1, 1, nous trouvons à la note 3: H-KL'MN, pour HJKL'MN. Ou encore, en note 14 de ce verset: EFJM-O signifie EFJMNO.

sépare. C'est donc que la ponctuation était *transmise fidèlement*, au même titre que le texte lui-même⁷. La seule différence entre nos deux manuscrits, est que celui daté de 1321 utilise la ponctuation plus abondamment que celui daté de 1760 (voir les planches 18 et 19). Or l'on sait que la grande époque des scriptoria arabo-coptes commence à la fin du 13^e siècle et atteint son apogée dans la première moitié du 14^e siècle.

De même, en comparant (sous l'angle de la ponctuation) l'édition de Bengt Knutsson avec l'*editio princeps* de 1645 (la Polyglotte de Paris), on a le sentiment d'avoir fait un grand pas en arrière!

Il nous semble que cet oubli de la ponctuation vient d'un préjugé hélas solidement enraciné chez les orientalistes, selon lequel une édition « critique » ou « scientifique » doit ignorer ce moyen d'expression de la logique de la phrase. A plusieurs reprises, dans des congrès comme dans des publications⁸, nous avons souligné l'importance de la ponctuation comme partie intégrante de l'édition *critique*. Ici du moins on ne pourra pas avancer le prétexte de la fidélité aux manuscrits!...

3. *La fidélité minutieuse aux manuscrits*

L'aspect linguistique étant prioritaire dans cet ouvrage, l'édition critique se doit d'être très minutieusement faite. Ayant à disposition les reproductions photographiques des premiers versets du chapitre premier, pour tous les manuscrits utilisés par l'Auteur, nous avons refait pour notre compte l'édition critique de ces versets, afin de pouvoir porter un jugement équitable sur la précision de l'Auteur.

En gros, l'Auteur est assez précis. Cependant, il laisse échapper trop de variantes. Ainsi, pour m'en tenir au premier verset du chapitre premier de la première version (*Ar I*), nous avons relevé une *vingtaine* d'omissions ou d'erreurs. C'est un peu trop pour un seul verset. En voici la liste :

⁷ Signalons ici un cas particulièrement intéressant de fidélité dans la transmission de la ponctuation : le recueil éphrémien arabe des 52 homélies que nous avons étudié avec précision nous a été transmis par une quarantaine de manuscrits. Or, tous ceux que nous avons directement examinés (une vingtaine) sont fidèles à reproduire la ponctuation des plus anciens recueils.

⁸ Nous avons exposé cette question dans la conférence présentée au Premier Congrès International d'Études Coptes, le 13 décembre 1976, intitulée : *Principes d'édition des textes arabo-coptes*. Pour les publications, voir par exemple : K. Samir, *Un traité inédit de Sawirus Ibn al-Muqaffa' (10^e siècle) : « Le Flambeau de l'Intelligence »*, in OrChrP 41 (1975), p. 150-210, ici p. 163 note 2; K. Samir, *L'exposé sur la Trinité du Kitāb al-Kamāl. Édition critique*, in *Parole de l'Orient* vol. 6-7 (1975-76), p. 257-279, ici p. 263-265; et surtout Khalil Samir, *Le traité sur l'Unité de Yahyā Ibn 'Adī (mort en 974). Étude et édition critique* (coll. *Patrimoine Arabe Chrétien*, vol. 2, Jounieh 1980), tout le chapitre sixième de l'étude (en arabe).

a) Ligne 1 : *ابن* est transcrit ainsi par ABDFHNO; mais il est transcrit sans *alif* initial (ce qui est ici plus correct) par sept manuscrits : CEGJKLM. L'éditeur a choisi la première leçon, puisqu'il suit systématiquement le manuscrit de base (A). Mais il ne signale pas la leçon des sept autres manuscrits.

On notera que dans la deuxième version (*Ar. II*), le manuscrit le plus ancien porté *بن* (sans *alif*), tandis que le plus récent ajoute l'*alif*. L'éditeur a transcrit le mot avec *alif*, suivant ici le manuscrit plus récent (et moins correct); mais surtout, il n'a pas signalé la variante du manuscrit plus ancien. Dans les deux autres versions, le mot ne se trouve pas.

b) Ligne 1 : *بنو* est transcrit ainsi par ABCDFO. Mais *بنوا* (avec *alif* otiosum) est attesté dans EH, et cela n'est pas signalé dans l'apparat. Les six autres manuscrits ont *بني* comme cela est indiqué par l'éditeur.

c) Ligne 1. D'après l'apparat critique, le mot Israël serait transcrit *اسرائيل* par ABCDEFHO et *اسرائيل* par GJKLMN. En réalité, on trouve quatre transcriptions différentes :

KL:	<i>اسرايل</i>
AHNO:	<i>اسراييل</i>
CEJM:	<i>اسرائيل</i>
BDFGH:	<i>اسراييل</i>

d) Ligne 2. En note 8, C écrit *وقالو* (sans *alif* otiosum) puis ajoute *له*. L'éditeur n'a signalé que l'addition de C.

On pourrait penser que ces détails sont insignifiants, et nous ne sommes pas loin de le penser nous-même! Mais puisque l'Auteur leur a consacré plus de la moitié de l'ouvrage (chacune de ces formes graphiques ayant été soigneusement étudiée), il fallait être très minutieux dans la notation des variantes; sans quoi, l'étude perd une part de sa valeur, et le lecteur un peu de sa confiance.

J'ajoute ici un petit détail technique. L'Auteur n'indique jamais les folios d'aucun des manuscrits utilisés, pas même du manuscrit de base. Cela rendra plus difficile les contrôles sur les manuscrits, ainsi que les citations du manuscrit lui-même.

4. La méthode d'édition adoptée par l'auteur

L'exemple que nous avons mentionné à la fin du §C1 soulève un grave problème méthodologique. En effet, l'Auteur a adopté le principe de suivre un manuscrit de base et d'indiquer en note les variantes des autres manuscrits par rapport à celui choisi. En somme, c'est une espèce d'édition diplomatique qu'il voudrait nous offrir. Nous disons «une espèce de», car en réalité lui-

même ne réussit pas à s'en tenir à son manuscrit de base, et est donc amené à le corriger, ajoutant partout un deuxième apparat critique exclusivement consacré au manuscrit dit de base.

Or, ce genre d'éditions a été adopté pour la publication des diplômes. De là son nom de «diplomatique». Dans ce cas, la méthode se justifie, puisque nous avons affaire alors à un document unique et d'un genre très particulier. Mais quand il s'agit de textes inlassablement recopiés et retouchés par les copistes, comme le souligne l'éditeur lui-même, une telle méthode revient à *éditer un copiste*, non un texte!

Quand, de plus, le manuscrit choisi n'est ni plus ancien que les autres, ni surtout particulièrement correct (à preuve, le fait que l'éditeur est obligé de contrevenir sans cesse au principe adopté, jusqu'à créer un apparat critique spécial assez fourni)⁹, on peut se demander si cette méthode est justifiée. Certes, elle est commode, étant mécanique. Elle n'oblige à aucun choix.

À notre avis, ce défaut de méthode réduit sensiblement la valeur de cette édition partielle. Et ce que l'éditeur appelle la «méthode éclectique» (et qui ne l'est que pour qui ne l'a pas pratiquée scientifiquement, en la fondant sur des critères objectivables, non sur la fantaisie), aurait été ici préférable.

D. L'APPORT DU PRÉSENT OUVRAGE

En 1944, Georg Graf¹⁰ signalait deux versions arabes du livre des Juges, dont la plus répandue fut imprimée par Ġubrā'il aṣ-Ṣihyūnī (alias Gabriel Sionita) dans la Polyglotte de Paris en 1645, et fut reprise dans celle de Londres en 1657. Bengt Knutsson se prépara donc à refaire une édition critique de la version arabe de la Polyglotte, établie sur le plus grand nombre possible de manuscrits.

Examinant cependant le manuscrit du Patriarcat Copte du Caire, *Bible 37*¹¹, daté de 1760, il découvrit une seconde version arabe, totalement différente de celle des Polyglottes, bien que dépendant elle aussi de la Pešittā, et même beaucoup plus littéralement que la première version. Plus tard, recevant d'Oxford le manuscrit *Bodl. Or. 493* (transcrit en Égypte en 1321), il identifia un second témoin de cette version, appelée ici *Ar. II*.

Il découvrit ensuite que le manuscrit de Léningrad, *Musée Asiatique D 226*, daté de 1235 à 1238, contrairement à ce qu'affirmait Graf et d'autres savants,

⁹ Nous avons compté 45 corrections pour les 36 versets du chapitre premier.

¹⁰ Cf. Graf, *GICAL*, tome 1, p. 110.

¹¹ Ce manuscrit est appelé dans l'ouvrage de Knutsson «236», d'après le numéro du catalogue de Graf.

n'a aucun rapport avec le *Vatican arabe 468* (daté de 1578-1579), du moins en ce qui concerne le livre des Juges. Ce manuscrit constitue à lui seul une version, appelée ici *Ar. III*, qui dérive elle aussi de la *Pešittā*. À l'instar d'*Ar. II* et à la différence d'*Ar. I*, ce texte offre une traduction assez littérale du texte de la *Pešittā*.

Enfin, il constata que le *Vatican arabe 449* (transcrit en Égypte en 1335), ainsi que sa copie karšūnie¹², se distinguait de toutes les autres versions. Ce manuscrit offre une quatrième version, faite à partir de la Septante. Knuttson l'appela donc *Ar. IV*, mais ne l'étudia pas dans cet ouvrage consacré aux versions syro-arabes.

Apport de Knuttson à la littérature arabe chrétienne

Quelle est la contribution de B. Knuttson à la connaissance de la littérature arabe chrétienne? Abstraction faite de sa contribution linguistique (qui demeure un aspect très important de l'ouvrage, dans la perspective de l'auteur) que nous n'avons pas évaluée ici, nous relèverons très schématiquement une dizaine d'éléments positifs.

1. L'Auteur pose bien (aux pages 1-11) le problème exégétique des versions arabes de la Bible.

2. Il fournit une bonne documentation paléographique, fort utile en l'absence d'un manuel de paléographie arabe des Chrétiens.

3. Il a le mérite d'avoir examiné tous les manuscrits accessibles, y compris ceux du Caire (ce qui n'est pas toujours facile).

4. Il établit avec certitude que le manuscrit de Copenhague (*Bibliothèque Royale arabe 76*) est tout simplement une partie du *Paris arabe 23*. Cela est absolument évident dès lors qu'on compare les planches 1-2 (Paris) et 3 (Copenhague). Ajoutons ici que les manuscrits de Paris (P) et de Copenhague (C) se complètent ainsi : P 1-23, C 1-2, P 24-187, C 3-20. Cette reconstitution n'est pas donnée par Knuttson¹³, et moins encore dans les catalogues des manuscrits arabes de Paris du baron de Slane ou de Gérard Troupeau¹⁴.

¹² Il s'agit du manuscrit de la *Biblioteca Casanatense* de Rome, qui porte la cote : *arabe 2*. Il est transcrit en karšūni occidental, et n'est pas daté.

¹³ Cependant, Knuttson donne quelques éléments à la note des pages 13-14.

¹⁴ Cf. De Slane, *Catalogue des manuscrits arabes* [de la *Bibliothèque Nationale de Paris*] (Paris, 1883-1895), p. 6 (N° 23); et Gérard Troupeau, *Catalogue des manuscrits arabes* [de la *Bibliothèque Nationale de Paris*]. Première partie, *Manuscrits chrétiens*, tome 1 (Paris 1972), p. 22-23 (N° 23). Les deux auteurs signalent la lacune finale (sans pouvoir l'évaluer ni prévoir qu'elle inclut aussi le livre de Job), mais ne disent rien de la lacune du livre des Juges. Troupeau ajoute : «traduits sur la version des Septante», ce qui ne vaut pas pour le livre des Juges et peut-être aussi pour d'autres livres).

5. L'Auteur tranche définitivement la question longtemps débattue de la relation existant entre le manuscrit de Leningrad (*Musée Asiatique D 226*) et le *Vatican arabe 468* (et 467) : les deux versions sont différentes.

6. Il découvre deux nouvelles versions arabes du livre des Juges, en plus des deux signalées par Graf et de celle de la Propagande.

7. Il identifie la source des quatre versions arabes du livre des Juges : trois proviennent de la Pešittā (dont celle de la Polyglotte de Paris, qui est plus libre que les deux autres) et la quatrième de la Septante.

8. Il signale de nouveaux manuscrits inconnus de Graf.

9. Il classe alors tous ces manuscrits, selon les quatre versions, de manière beaucoup plus exacte que Graf.

10. Enfin, il nous donne 4 chapitres de spécimens de quatre des cinq versions identifiées, permettant ainsi de classer à l'avenir tout nouveau manuscrit découvert.

E. CONCLUSION

Comme on le voit, malgré les nombreuses lacunes que nous avons signalées aux sections B et C, l'ouvrage apporte une contribution valable à la connaissance de la littérature arabe chrétienne. En réalité, il se contente de soulever un tout petit coin de voile, puisqu'il ne fait que préciser 16 lignes du monumental ouvrage de Georg Graf¹⁵ qui comprend plus de 2000 pages ! Mais ce n'est que par des travaux similaires que l'on pourra un jour récrire l'histoire de la littérature arabe chrétienne.

Le lecteur aura peut-être remarqué que les deux premières versions (*Ar. I* et *Ar. II*) nous sont transmises presque uniquement par des manuscrits d'origine copte, alors qu'ils représentent deux versions différentes faites sur le syriaque. De même, la troisième version (*Ar. III*) ne nous est connue que par un seul manuscrit copié par un melkite, version dérivant elle aussi du syriaque. Enfin, la quatrième version (*Ar. IV*), représentée par un manuscrit d'origine copte et un autre d'origine syriaque, provient elle du grec !

Ce fait amène à une double conclusion.

D'une part, on ne peut absolument pas déduire, à partir de l'origine des manuscrits, de l'original (grec, syriaque, copte) des textes bibliques. Bien plus, même dans les manuscrits bilingues (copto-arabes par exemple), le texte arabe ne dérive pas nécessairement du texte ou de la langue placée en regard.

L'autre conclusion est particulièrement importante pour l'histoire de la culture : durant tout le Moyen-Age, les textes arabes ont circulé d'une

¹⁵ Cf. Graf, *GCAL*, tome 1 (1944), p. 110, lignes 15-30.

communauté et d'un pays à l'autre, sans la moindre difficulté et sans l'ombre de fanatisme ou d'exclusivisme : la langue arabe a été le facteur d'union des communautés chrétiennes proche-orientales dogmatiquement divisées, la culture l'a emporté (heureusement!) sur la théologie.

APPENDICE :

RELATION ENTRE LE PARIS ARABE 1 ET LE PATRIARCAT COPTE BIBLE 32

1. *Présentation des deux manuscrits*

Le *Paris arabe 1* (appelé *K* par Knutsson) est un manuscrit célèbre. Il a servi de base à l'édition du texte arabe de la Polyglotte de Paris de 1645 (et donc de la Polyglotte de Londres de 1657 qui reproduit celle de Paris pour l'arabe), confié aux soins du maronite Gabriel Sionita, de son vrai nom Ġubrā'īl aṣ-Ṣihyūnī. Ce manuscrit a été achevé le jeudi premier Muḥarram 993 de l'hégire (jour de l'an du calendrier musulman), par 'Abd Rabbih Ibn Muḥammad al-Anṣārī, musulman égyptien. Cette date correspond, dans le calendrier grégorien, au 3 janvier 1585¹⁶.

Le *Patriarcat Copte Bible 32* est appelé par Knutsson *Copt. Patr. 235*, qui le désigne par le sigle *L*. Il a été décrit dans le catalogue de Georg Graf sous le numéro 235, et dans celui de Marcus Simaika (qu'ignore Knutsson) sous le numéro 23. D'après ces deux catalogues, le manuscrit a été achevé le 5 Muḥarram 994 de l'hégire, ce qui correspond au 27 décembre 1585 du calendrier grégorien¹⁷. Le nom du copiste n'est pas indiqué dans ce manuscrit ; mais le fait que ce manuscrit (qui appartient au patriarcat copte) ne porte *que* la date de l'ère hégirienne, est très surprenant pour un copiste copte de cette époque ; ce fait laisse soupçonner que le copiste était musulman.

2. *Relation entre K et L d'après Knutsson*

Touchant la relation entre nos deux manuscrits, Knutsson écrit : «*L*, completed the same (Christian) year as *K* and rather closely related to this MS,

¹⁶ Nous sommes surpris de voir que Knutsson, qui reproduit ce colophon à la page 27, écrive néanmoins à la page 37 : «Since I have not been able to find out exactly *when* in the year 1585 *K* was terminated — a closer examination of the MS should give the answer to this question — I refrain from taking a definite position as to the possibly direct relation between *K* and *L*».

¹⁷ D'après Georg Graf, *Catalogue de manuscrits arabes chrétiens conservés au Caire*, coll. *Studi e Testi* 63 (Vatican, 1934), p. 96 (N° 235), la date se trouverait au fol. 215 recto. Mais d'après Marcus Simaika Pasha assisted by Yassa 'Abd Al-Masiḥ, *Catalogue of the Coptic and Arabic Manuscripts in the Coptic Museum, the Patriarchate, the Principal Churches of Cairo and Alexandria and the Monasteries of Egypt*, vol. II, fasc. 1 (Cairo, 1942), p. 14 (N° 23), la date se trouverait au fol. 226 recto.

is also with regard to the outward shape reminiscent of *K*; even the number of lines to each page is identical : 29»¹⁸.

Plus loin, Knutsson souligne davantage la parenté entre *K* et *L*. Outre le nombre de lignes identique, il indique les suscriptions et souscriptions identiques aussi, du moins en ce qui concerne le livre des Juges. De plus, «both are the only MSS among the MSS of *Ar. I* [qui sont 15 manuscrits en tout], which regularly use the form اسرائيل (i.e. not اسرائیل nor اسراييل)». Et il conclut : «As for the text itself, the agreement between *K* and *L* is conspicuous»¹⁹.

Cependant, malgré ces similitudes, Knutsson exclut que les deux manuscrits aient été écrits par le même copiste : «However *K* and *L* are not written by the same hand — at least this applies to *Jdc*. Yet it must be considered as fairly likely that the two MSS originate with approximately the same Egyptian circle of scribes»²⁰.

3. Identité de copiste de *K* et *L*

L'Auteur a eu la bonne idée de publier une reproduction de la première page du livre des Juges d'après tous les manuscrits examinés. *K* se trouve reproduit à la planche 13 (page XLIII) et *L* à la planche 14 (page XLIV), qui ne se trouvent pas, par malchance, en regard.

Or, un simple coup d'œil sur ces deux planches convainc le paléographe qu'il s'agit d'un seul et même copiste. Certes, il y a de très légères différences, mais elles ne sont pas de nature à laisser planer le moindre doute sur la question. On peut affirmer cependant que le manuscrit du Patriarcat Copte (*L*) est plus soigné et qu'il est écrit plus élégamment que celui de Paris (*K*). On notera aussi l'emploi caractéristique du signe ⊙ (plus fréquent dans *L* que dans *K*) qui a ici un usage particulier : à la différence de très nombreux manuscrits égyptiens de cette époque, ce signe n'est pas une marque de ponctuation, mais est utilisé comme ornementation pour «remplir» la ligne, à la fin de nombreuses lignes (voir par exemple la planche 14, lignes 2, 5, 7, 9, 15, 18, 23, 27).

Ainsi donc, 'Abd Rabbih Ibn Muḥammad al-Anṣārī, ayant achevé l'actuel *Paris arabe I* le 3 janvier 1585, se mit à en faire une seconde copie (celle

¹⁸ Knutsson, p. 27, *in fine*. On pourrait ajouter aussi que les dimensions des deux manuscrits sont à peu près égales, bien que celui du Caire ait été rogné. Le manuscrit de Paris mesure 345 × 235 mm, d'après de Slane et Troupeau (voir note 14); tandis que celui du Patriarcat Copte mesure 32 × 22 cm, d'après Simaika (voir note 17). Mais l'on sait que la mesure du papier n'est pas la plus importante, et que c'est la surface écrite (la «justification») qui compte; malheureusement, seul Troupeau fournit ce renseignement (250 × 160 mm), pour le manuscrit de Paris.

¹⁹ Knutsson, p. 37, lignes 1-3.

²⁰ Knutsson, p. 27-28.

du *Patriarcat Copte Bible 32*) qu'il acheva le 27 décembre 1585. Il fallait bien quelques mois pour transcrire soigneusement ce grand in-folio de 280 feuillets.

En ce qui concerne la relation entre les deux manuscrits, il est évident que *K* ne peut pas avoir été copié sur *L* qui lui est postérieur. D'autre part, il serait absurde qu'un copiste de talent comme 'Abd Rabbih ait copié *L* sur *K*, alors qu'il avait à peine fini de copier *K* sur son modèle. Il est plus vraisemblable que notre copiste ait exécuté une seconde copie sur le même modèle. Les quelques rares variantes que nous avons relevées dans l'apparat critique, dans la mesure où ce ne sont pas des lapsus de l'éditeur ou de l'imprimeur, sont trop insignifiantes pour trancher la question.

Conclusion

En conclusion, nous pouvons affirmer que nos deux manuscrits (*K* et *L*) ont été transcrits par le même scribe musulman égyptien, qui commença à copier *L* après avoir fini de copier *K*, probablement sur le même modèle.

Ajoutons que, à l'intérieur de la version *Ar. I*, ces deux manuscrits appartiennent à une même famille, comprenant au total sept manuscrits provenant tous d'Égypte; ce sont: *G* (A.D. 1344), *H* (14^e siècle), *J* (A.D. 1496), *K* (A.D. 1585), *L* (A.D. 1585), *M* (17^e siècle?) et *N* (A.D. 1686).

Relevons enfin ce fait, parce que rarissime dans la tradition copte, à savoir qu'un manuscrit chrétien (en l'occurrence de la Bible) ait été commandé à un copiste musulman de préférence à un copiste chrétien. Il serait intéressant d'étudier la fréquence de ce phénomène, forme humble mais réelle d'un dialogue inter-religieux.